







▲ et ▼ : Une dispute ou une séance de grattage peuvent donner lieu à une chorégraphie improvisée.



Spectateur-auditeur privilégié du premier rang, discrètement planqué derrière mon bloc, je jouis pleinement de cette composition musicale spontanée, parsemée d'inattendus et très esthétiques effets acoustiques. Incomparable chambre d'écho, le cirque granitique du Pourtet renvoie à merveille ces sons étranges en y ajoutant je ne sais quoi de métallique, de plus clair, d'encore plus vivant que l'original.

Totalement charmé par ce spectacle naturel, je laisse aller ma pensée : ces roches bien plus que millénaires découvrent-elles vraiment ce son puissant et étrange de cornes entrechoquées ? Bien sûr que non pardi ! Elles en ont tant vu de bouquetins durant leur longue vie, assisté à tant de combats similaires... Cette musique si particulière, elles étaient toutes disposées à la réentendre, à y participer même en l'amplifiant de leurs orgues minérales. Il suffisait de réveiller cet écho assoupi dans leur ventre de pierre. Voilà qui a été fait, aujourd'hui ! Cela a parfaitement fonctionné.

Tout à mon spectacle, je n'ai pas vu que la météo était passée à l'orage : le coup de tonnerre qui claque soudain, me fait sursauter. Il est immédiatement suivi de grosses gouttes blanches et glacées mêlées à quelques grêlons sonores qui rebondissent sur la scène et frappent douloureusement les acteurs brusquement sidérés. Chez les bouquetins, un décret de trêve semble immédiatement adopté à l'unanimité ; un seul coup d'œil vers les rochers a permis aux animaux de repérer un abri sous les auvents rocheux, au plus haut de la falaise. En moins de deux, ils escaladent la paroi déjà mouillée et se mettent au sec en se casant, tant bien que mal, en équilibre précaire sur une vire minuscule. Rangés les uns contre les autres, contraints à la paix par les éléments déchainés, ils ont éteint toute velléité de combattre. Quant à moi, tout à mon observation de ce final inattendu et bien comique, je suis déjà copieusement trempé. Pas question de suivre les bouquetins dans leur nid d'hirondelle. Je me contenterai donc d'un abri plus terre à terre, souterrain même, dans une cavité entre ces mêmes gros blocs où, tout à l'heure, les bouquetins paressaient au soleil. Je vais maintenant copieusement grelotter, pendant plus d'une heure peut-être, en attendant une éclaircie pour fuir dans la vallée avant la nuit.

Thor libère toute sa violence : c'est un orage vrai de vrai. Les éclairs aveuglants zèbrent le ciel précédant d'un rien d'assourdissantes déflagrations. Voici que les grêlons, de plus en plus gros, rebondissent, ou éclatent bruyamment, improvisant un numéro de claquettes sur les rochers. C'est bien un autre concert qui vient de commencer, mais en son et lumière cette fois. C'est carrément « Crazy Clouds and Rocky Songs ». L'écho du Pourtet jubile, s'épanche sans retenue : décidément, c'est la fête de la musique ici, aujourd'hui.

Un peu craintif tout de même de ce feu du ciel terriblement imprévisible, tout à mes pensées humides et grelottantes, je m'aperçois tout à coup que nous sommes le 22 septembre..., mais, c'est la date de mon anniversaire, ça ! Mince, 66 ans, déjà !

### Génération pyrénéenne



Cabris âgés d'environ trois mois. Ils sont pyrénéens !

Je savais, depuis l'origine du projet, que lâcher des bouquetins dans les Pyrénées ne suffirait pas à déclarer réussie la réintroduction de l'espèce. L'implantation de la nouvelle population pyrénéenne de bouquetins dépend, avant tout, du succès dans deux domaines essentiels relevant du comportement : l'installation spatiale des individus réintroduits et leur réorganisation sociale ; leur reproduction, paramètre basique du développement démographique espéré, n'est finalement qu'une conséquence de la conjugaison de ces deux aspects comportementaux indicateurs d'une adaptation réussie. Bien sûr, en 2015 déjà, la femelle Isis avait parfaitement démontré que le cycle de reproduction complet, de la fécondation à la production d'un cabri viable, était possible dans les Pyrénées pour cette souche provenant des sierras sèches du centre de l'Espagne. Il restait à démontrer que ce succès individuel





Petit bataillon d'une nouvelle génération pyrénéenne conquérante.

n'était pas un cas heureux, purement fortuit, mais qu'il était de nature à être commun à l'ensemble des femelles importées d'Espagne. J'étais, comme tous les artisans du projet, impatient de vérifier, en situation réelle, la réalisation de nos prévisions et hypothèses optimistes.

Il est très tôt ce matin du 25 juin 2017 quand j'aborde la montée vers le Grand Barbat depuis le lac d'Estaing. Une sacrée grimpe de 1600 m de dénivelé m'attend. J'ai de bonnes raisons d'espérer de bonnes observations aujourd'hui car je sais que plusieurs femelles se sont regroupées dans cette zone de très haute altitude et qu'il est probable que plusieurs d'entre elles soient accompagnées d'un jeune cabri. Voilà bientôt deux ans que la plupart d'entre elles ont été libérées dans ce massif de Cauterets. Elles ont eu tout leur temps pour s'installer et apprécier la qualité de cet habitat pyrénéen à la flore riche, de grande valeur nutritive ; elles ont su y reconnaître des lieux adaptés aux exigences de chaque saison, selon l'altitude ou l'exposition au soleil. Au fil des rencontres avec leurs camarades embarquées de force dans une même aventure de déportation en terre étrangère, elles ont peu à peu tissé des liens et commencé à former des groupes sociaux qui les rassurent et leur ont permis

d'établir des stratégies collectives d'occupation de l'espace. Bref, après ces deux années, elles ont acquis un état de confort suffisant pour les inciter à un investissement supplémentaire au maintien de leur propre survie. Comme le leur demandent les lois de la biologie animale, elles ont maintenant la possibilité, et l'obligation, d'investir une partie de leur énergie vitale dans la reproduction pour assurer le futur de leur espèce.

Comme à chaque sortie d'observation du bouquetin, j'ai tenté de définir un plan de prospection et de réfléchir aux différents itinéraires et à leurs variantes possibles, en fonction du succès, ou non, des rencontres avec les bouquetins. Là-haut, la montagne dicte ses conditions, les voies sont limitées, explorer le massif du Barbat implique le choix préalable de la face à prospecter, il est bien difficile d'en visiter plusieurs dans la journée.

Après deux heures de marche soutenue, il est environ 8 h lorsque j'atteins la brèche de Barbat, environ 200 m sous le sommet. Trois cents mètres plus bas, je suis sorti d'une mer de nuage épaisse ; ici le ciel est dégagé, mais le vent fort et frisquet qui souffle dans cette grande entaille du relief me conseille de ne pas trop m'y arrêter, tout en sueur que je suis. Grande est ma déception : pas le moindre bouquetin en vue, pas le moindre signal radio ; le constat est cuisant, je n'ai pas choisi le bon itinéraire, ce matin. Je grimpe rapidement jusqu'au sommet sud ; c'est un extraordinaire belvédère qui permet d'embrasser un large panorama de la vallée d'Ilhéou à celle d'Estaing. Ce point culminant de la région, est aussi un excellent poste de détection des signaux radio ; il arrive que l'on capte d'ici les signaux de Segola et Lisa, fugitives perdues loin, du côté du rio Ara, sur le versant espagnol. Je capte en effet plusieurs signaux et notamment celui des femelles que je cherche aujourd'hui. Cela vient du versant est du Barbat, assez bas semble-t-il. Heureusement, la brume s'est rapidement dissipée. Je me cale au mieux sur une petite arête et commence à ratisser les pentes rocheuses plongeant vers le lac d'Ilhéou, 800 m plus bas. La perspective est défavorable, les falaises vues d'en haut n'apparaissent que très peu ou parfois pas du tout. Je finis par détecter une minuscule silhouette fauve sur une petite crête très escarpée, loin en contrebas. Dans un chaos de blocs instables formant de nombreuses fissures et cavités, je distingue à peine plusieurs femelles mais, très vite, j'aperçois des cabris jouant près d'elles. Il ne me reste qu'à descendre dans leur direction ; je jugerai, d'en bas, la faisabilité d'une approche de cette arête aérienne protectrice où elles ont décidé de camper pour la journée. Rien de simple à vrai dire, dans un premier temps, la descente, à reculons ou de face, de la cheminée Ledormeur exige une totale concentration car elle

- En haut : Éveil et curiosité caractérisent le comportement de ces cabris intrigués par cet animal étrange qu'ils n'ont encore jamais vu, l'homme.
- En bas : Émulation assurée pour une école d'escalade improvisée par ces cabris turbulents.







Jeux incessants de cabris...

n'autorise aucune erreur; pas après pas, j'applique scrupuleusement la règle des trois points d'appui. Puis, il faut sauter sur un névé au pied de la cheminée qui peut être bien dur certain matin. Évitant de penser à l'itinéraire de retour puisque me voici embarqué sur l'autre versant du Barbat, je parviens, une heure plus tard, au pied de la face dominée par cette crête de clochetons en série où se cachent les bouquetins; elle surplombe deux couloirs très raides du pire des terrains qui soit, mi-herbeux, mi-rocheux. Plein de méfiance envers la perspective que je sais trompeuse, je finis par conclure que la montée jusqu'à la crête est possible par l'un des couloirs, quitte à louvoyer sur les rochers des bordures pour éviter les passages en herbe terreuse glissante. Arrivé là-haut, je n'aurai plus qu'à attendre que ça bouge et que ça se montre.

En évitant de regarder en bas, je grimpe finalement assez facilement non sans goûter au passage la surprise extrême d'une vipère énervée sur laquelle je manque de peu de poser la main. Que diable fait-elle à une telle

altitude? Me voici bientôt parvenu sur la première brèche. Plusieurs fois alors que je grimpe, une ou deux femelles ont montré leur tête à la pointe d'un rocher, surveillant étroitement ma progression sans grande inquiétude apparente. J'ai fini par contourner le clocheton principal derrière lequel deux ou trois cabris joueurs apparaissent fugitivement. Bien calé sur une vire étroite, à demi enfoui dans l'inconfort d'un genévrier rampant qui me pique copieusement les fesses, je décide d'attendre. C'est d'abord une femelle qui se dresse à une cinquantaine de mètres, sur un gros cube granitique, à peu près à ma hauteur. Elle regarde dans ma direction, elle sait bien que je suis dans le coin, rien ne doit lui échapper de mon odeur forte, mais elle se met à ruminer aussitôt manifestant ainsi sa tranquillité. Un cabri qui émerge soudain à ses pieds, tente de la téter sans succès, puis en quelques secondes à peine, c'est une grappe de cabris qui prend pied sur une dalle posée comme un plateau entre deux saillies rocheuses. Méprisant déjà ce vide que l'ADN





... et vigilance permanente des mères caractérisent l'activité d'une nurserie à bouquetins.

de leur espèce renie complètement, ils sont maintenant cinq à batifoler sur cette crête vertigineuse, leurs minuscules sabots agrippés à la moindre aspérité rocheuse. Inquiètes de ne plus voir leurs cabris, les têtes des mères apparaissent à leur tour sur la ligne de ciel. Je n'ai aucun mal à les identifier une à une, tandis que, intriguées, tendant un peu le cou, elles aperçoivent ma forme bizarre enfouie dans le genévrier; puis elles se rassurent totalement. C'est avec un plaisir doublé de satisfaction que je vois alors se dérouler une vraie scène de récréation d'une authentique crèche à bouquetins. Laissés libres de leurs mouvements par les mères qui ne les quittent pas des yeux, les cabris se livrent à de multiples pitreries, se chevauchant comiquement, mimant même, déjà, de petits combats de têtes. De magnifiques touffes de rhododendrons en fleurs, plantés à même la roche, ajoutent une note vivement colorée au charme de la scène qui en déborde pourtant. Je passe là plus d'une heure immobile. Je pressens déjà que mes jambes incon-

fortablement repliées, ankylosées, menacent fortement de refuser de m'obéir tout à l'heure. Un vol de chocards criards, qui débouche soudain de nulle part, survole et frôle des ailes en tournoyant le petit groupe qui, plus ému qu'apeuré, plonge aussitôt de l'autre côté du rocher, disparaissant définitivement à ma vue.

Je ne sens plus mes pieds quand je me relève; il me faut attendre plusieurs minutes et masser mes jambes pour y rétablir la circulation et retrouver un minimum de sensibilité. Il va m'en falloir pourtant, descendre ce couloir déjà difficile à monter va nécessiter un certain doigté des orteils. Puis, il y aura le retour, je suis très bas, du mauvais côté de la montagne. Ça promet, il faut d'abord beaucoup remonter avant d'attaquer l'immense descente sur le lac d'Estaing; qu'importe, j'ai vécu une belle matinée. J'ai surtout fait un grand pas de plus vers la confiance en notre projet. Cette crèche à bouquetins si pleine de vie, offerte à mes yeux ce matin, est une promesse bien convaincante.



## Les beaux yeux de Julia !

J'ai de la chance ce 31 juillet 2017, monté directement du Cambasque où j'ai laissé ma voiture, j'ai opté pour le bon itinéraire : à peine ai-je atteint le refuge d'Ilhéou que déjà me parviennent les signaux radio clairs émis par plusieurs colliers de femelles qui semblent provenir des cirques élevés du Hourat ou du col de Piarrouy. La période des naissances est largement terminée et il y a tout lieu d'être satisfait : pas moins de 21 cabris nouveaux ont été recensés ce printemps ; difficile d'espérer mieux dans cette population toujours en phase d'installation. Pas de quoi pavoiser pour autant, de nombreux aléas peuvent perturber gravement ce processus démographique en marche et mettre en péril sa pérennité. C'est pourtant très confiant que je gravis le fond du cirque. Deux heures plus tard, je détecte un groupe de femelles dans l'ombre de la paroi nord d'un piton granitique que des pratiques locales anciennes avaient conduit à nommer « Tuque des chasseurs », sans doute parce que c'était là un poste idéal pour tirer les rares isards qui fréquentaient encore cette zone de montagne éloignée. Cela fait déjà quelque temps que je projette de proposer un toponyme nouveau pour cette éminence marquante du panorama d'Ilhéou, plus en harmonie avec le statut protégé du territoire du parc national où elle se trouve et en relation avec ses nouveaux occupants qui semblent tant l'apprécier : « Tuque des bouquetins » me semble désormais bien plus approprié.

Un soleil cuisant a poussé les bouquetins dans l'ombre des surplombs rocheux où ils tentent aussi de supporter les assauts répétés de moucheron têtus, extrêmement énervants. M'étant placé en face à quelque distance, je dénombre sans peine 12 femelles adultes, 7 cabris et 4 jeunes nés en 2016. Tout a l'air d'aller pour le mieux. De temps en temps, les cabris s'extraient du giron de leurs mères pour batifoler ensemble sur une dalle proche, très pentue ; pourtant le port de tête anormal de l'une des femelles attire bientôt mon attention, me décidant à me rapprocher encore pour tenter d'en savoir plus. À 30 m environ au-dessous d'elle, j'entreprends de l'observer attentivement avec mes jumelles et, rapidement, découvre la raison de son attitude étrange : ses joues sont couvertes d'écoulements provenant des yeux ; ses paupières à peine entrouvertes, son attitude un peu figée montrent que sa vision est difficile. Je frémis, ne connaissant que trop bien l'origine de ces symptômes plusieurs fois observés sur les isards, au cours de ma carrière : il s'agit d'une atteinte de kérato-conjonctivite.

Cette maladie résulte d'une infection de l'œil provoquée par une bactérie répondant au nom de *Mycoplasma conjunctivae*, maintenant bien connue des scientifiques. Comme l'indique le deuxième terme de son nom, elle s'en prend en premier lieu à la conjonctive de l'œil où

elle provoque irritation et inflammation puis, dans la plupart des cas, régresse rapidement repoussée par les défenses immunitaires de son hôte. Dans certains cas hélas, ce premier stade est franchi et l'atteinte se porte alors sur la cornée. Dans un premier temps, celle-ci s'opacifie d'un voile qui la recouvre rendant l'animal partiellement ou totalement aveugle pendant quelques jours, avant qu'une rémission ne lui fasse recouvrer la vue. Un stade d'aggravation supplémentaire peut survenir lorsque de nombreux agents d'infection, s'engouffrant dans la voie ouverte par la bactérie, pénètrent l'œil où ils provoquent une ulcération parfois suivie de perforation de la cornée, d'où le nom de kératite ; bien que toujours possible à ce stade, la rémission est de plus en plus difficile et la cécité totale et durable conduit parfois à des chutes graves, parfois létales ; dans le cas encore plus dramatique où l'infection gagne le cerveau, la mort survient inéluctablement. Plusieurs épizooties s'étant développées sur le chamois et l'isard, mais aussi sur le Bouquetin des Alpes, ont montré de grandes variations dans le degré de gravité et les conséquences des différentes crises subies. Au cours des dernières années, ces différentes crises furent aussi l'occasion de mener à bien des études approfondies basées sur d'importantes collections d'échantillons d'analyse recueillis sur les animaux malades ou morts. L'explication de ces variations d'intensité fut dévoilée par la génétique, les techniques modernes permettant depuis peu l'étude du génome de *Mycoplasma conjunctivae*. Il fallut se rendre à l'évidence, il existait autant de variantes génétiques de la bactérie que de crises subies ; mieux, comme le montrèrent les résultats de l'étude de l'épisode de 2007 sur l'isard de Cauterets, plusieurs souches différentes de cet agent pathogène pouvaient intervenir simultanément au cours d'une épizootie frappant une même population. Alors que certaines souches bénignes ne provoquaient que de légères atteintes de conjonctivite, d'autres plus agressives entraînaient la mortalité des sujets les plus démunis sur le plan immunitaire, les mères allaitantes étant de ceux-là. Ma crainte pour les bouquetins était largement justifiée : l'épizootie de kérato-conjonctivite de 2007 et 2008 avait provoqué une mortalité proche de 30 % chez les femelles de la population d'isard du Parc national à Cauterets.

Tout à ma désagréable surprise, je m'empresse d'observer d'autres femelles proches constatant aussitôt la confirmation de mon diagnostic : à des degrés divers, plutôt légers pour l'instant, elles sont toutes atteintes. Les cabris eux-mêmes présentent des paupières légèrement gonflées, ce qui ne semble, cependant, pas trop les gêner. Une nuée de moucheron s'en donne à cœur joie autour de ces abondants écoulements lacrymaux qui baignent les joues de chaque animal. Je suis atterré.



Que va-t-il se passer au cours des semaines à venir ? Combien de ces femelles vont-elles mourir laissant leur cabri orphelin ? Quel impact négatif attendre sur notre projet de réintroduction ?

Le soir même, j'informe Éric Sourp du service scientifique au Parc national des Pyrénées. Nombreuses photos à l'appui, j'explique la situation. Comme il est impossible de soigner les animaux sur place, on ne peut, hélas, rien faire d'autre qu'observer l'évolution de la maladie dans les semaines qui vont suivre.

Je revins souvent, on s'en doute, visiter les bouquetins du Grand Barbat durant le mois d'août qui suivit. Il fut vite évident qu'aucun individu, mâle ou femelle, jeune ou vieux, n'échappait à la maladie. Certaines nouvelles étaient venues apporter leur lot d'informations, imprécises certes, mais suffisantes pour identifier la source du problème sanitaire qui frappait les bouquetins : plusieurs cas de kérato-conjonctivite avaient été observés en juillet dans ce secteur de montagne, chez l'isard, mais aussi chez la brebis dans certains troupeaux proches. Armé de mon appareil photo, je m'attachai à réaliser un reportage précis sur l'évolution des yeux de chaque bouquetin. J'observai rapidement que les mâles, restés entre eux un peu à l'écart, subissaient, à leur tour, la maladie, mais avec quelque retard. C'est avec soulagement que je constatai assez vite qu'ils s'en tiraient sans dommage notable, même si les yeux voilés de Sandro et de Mario les firent trébucher durant deux ou trois jours, les amenant même à donner des cornes dans certains blocs dressés sur leur route. Chez les premières femelles malades, des signes très positifs de rémission rétablirent un début de sérénité qui ne fit que se renforcer au fil des jours.

Les choses allèrent cependant différemment pour l'une d'elles, nommée Julia. Cette femelle lâchée en septembre 2015 se distingua rapidement. Adoptant une vie solitaire, elle établit son domicile dans une zone très favorable un peu à l'écart. Ce relatif isolement lui valut de n'être contaminée que bien après les autres. Doté désormais d'un capital d'optimisme neuf tiré des observations de guérison généralisée, je ne m'inquiétai pas outre mesure quand je la vis, le 18 août, porteuse de larmiers débutants, en compagnie de son cabri également atteint. Ce fut par hasard, le 1<sup>er</sup> septembre, que je retombai sur Julia en franchissant une petite brèche sur une crête élevée. Bien que n'étant qu'à une quinzaine de mètres de moi, elle ne fit pas un pas : je compris très rapidement à son attitude et à l'état déplorable de ses yeux, qu'elle était totalement aveugle. Atteint lui aussi mais voyant, son cabri s'éloigna un peu et attendit sa mère. La pente était très forte de toutes parts, impossible pour un animal aveugle de se mouvoir par ici sans chuter rapidement. Soucieux de ne pas affoler Julia, je m'éloignai rapidement à une cinquantaine de mètres



Fin août, Julia et son cabri sont atteints par la kérato-conjonctivite. Plus gravement affectée, Julia est complètement aveugle.

sur l'arête et vis qu'elle retrouvait son calme et qu'elle broutait l'herbe rare à ses pieds. Elle s'alimentait, c'était un point positif très important. Je m'éloignai, me promettant de revenir rapidement pour tenter de suivre l'évolution de la maladie de Julia.

Elle ne bougea guère au cours du mois de septembre. Toujours aveugle, se déplaçant en tâtonnant prudemment de ses pattes avant, elle parvenait à s'alimenter sur de minuscules pelouses proches de l'arête où la cécité l'avait piégée. Patient, n'ayant d'autre choix, son cabri rapidement remis, restait sagement près d'elle, mais désormais privé de tétée. Je fis de nombreuses photos des yeux de Julia, ou plutôt de ce qu'il était possible d'en voir tant ils étaient obstrués par les sécrétions et de larges croûtes : leur état me parut bien longtemps grave et stationnaire.

Ce 26 septembre, je suis une fois de plus monté à la recherche de Julia, craignant le pire : son cadavre au pied d'une falaise, son cabri vivant auprès d'elle. J'ai choisi d'aborder par l'est cette crête escarpée de Castet Abarca où elle est confinée depuis presque un mois. Très rapidement, alors que je suis encore loin, mon attention est attirée par le jeu aérien d'un couple de



Grand corbeau qui tournoient en criant bien fort autour d'une aiguille de granit verticale, proche du lieu où séjournait Julia lors de ma dernière visite. Ils se posent parfois sur la pointe et redécollent aussitôt en criant ; un vautour fauve vient à son tour tracer des orbes serrées autour du monolithe. Je connais trop ces deux espèces d'oiseaux charognards pour douter qu'une proie potentielle ne soit l'objet de leur manège : Julia serait-elle morte ? Aux jumelles, j'observe attentivement le sommet de la grande canine qui semble concentrer l'intérêt des oiseaux et là, à la pointe extrême du grand rocher vertical, j'aperçois la silhouette de Julia debout à l'extrême bord du vide, puis celle de son cabri en peu en contrebas, confortablement couché sur une vire rocheuse. Comment Julia est-elle montée sur ce roc imprenable ? Aurait-elle recouvré la vue ?

M'étant rapproché à une centaine de mètres, je comprends mieux la scène incroyable qui se déroule ici : Julia, juchée sur la pointe d'un piton extrêmement exigü, est environnée de toutes parts de parois verticales. Son attitude semi-fléchie, les tâtonnements de ses sabots au bord du vide ne laissent aucun doute, elle est toujours aveugle. Inquiet de ma présence, son cabri paraît tenter de lui montrer le seul passage qui permettrait, en sautant, d'accéder à une petite brèche d'où une sortie semble possible. Prestement, il exécute de nombreux allers-retours, de la brèche à sa mère qui sursaute à chacun de ses contacts et continue à flairer la roche en pivotant prudemment sur ses sabots. Que faire ? Julia semble totalement incapable de redescendre de son perchoir où elle n'a aucune possibilité de s'alimenter. Longtemps j'hésite : grimper là-haut est possible par l'une des faces, je dois peut-être pouvoir pousser Julia du bon côté et l'obliger à franchir ce pas décisif que lui montre son cabri et qui la délivrera du piège où elle est prise. Le risque de chute est grand pour Julia, il n'est pas nul pour moi-même, mais si je ne fais rien, elle est fichue.

Le rocher adhérent et fissuré est d'escalade plutôt facile bien que très aérienne. Me voici bientôt, fermement agrippé à une fissure, sur une vire située juste au-dessous de Julia. Passant doucement la tête par-dessus le rebord qui me sépare d'elle, je vois ses pattes et ses sabots à quelques centimètres de mon visage. Comment vais-je m'y prendre pour la diriger ? Elle risque fort de s'affoler et de sauter dans le vide et même de m'entraîner au passage. Je me dresse encore pour tenter de mieux analyser la configuration du rocher avant de me hisser dessus. Raidie sur ses pattes écartées, à moins d'un mètre, Julia qui m'a parfaitement détecté à l'odeur, penche vers moi sa face couverte de larmiers purulents. Je fais plusieurs mouvements de la main qu'elle ne détecte absolument pas. Brusquement, à travers ses paupières à peine entrouvertes, ce qui est





◄ et ▲ Durant le mois de septembre, Julia, toujours aveugle, se réfugie sur un piton rocheux en compagnie de son cabri.

nouveau, je vois un peu de ses yeux : ils vont nettement mieux, un début de transparence de la cornée est même perceptible. Alors qu'un corbeau nous survole de près, je vois Julia sursauter montrant qu'elle a détecté le passage rapide de l'oiseau au-dessus d'elle : Julia voit un peu, mais uniquement vers le haut ! Voilà qui change tout ! J'abandonne derechef mon projet de sauvetage risqué et redescends prudemment à reculons la paroi par où je suis monté. Si elle progresse encore dans les jours qui suivent, elle peut s'en tirer ; misant sur sa capacité de survie, je décide de l'abandonner à son sort avec son cabri.

Je ne peux revenir à la recherche de Julia que le 4 octobre suivant. Je suis monté directement en direction du piton rocheux. L'absence de charognards tend à me rassurer, Julia ne semble pas être tombée de son perchoir. Arrivé sur les lieux, je constate qu'elle n'est plus sur l'aiguille de rocher ; j'ai beau fouiller le moindre recoin de part et d'autre de l'arête, je ne vois pas le moindre bouquetin. Après une bonne heure de vaine recherche, je me dirige au nord, vers le sommet de Courounalas, autre site apprécié des bouquetins et de Julia en particulier. De très loin, j'aperçois bientôt les silhouettes d'une femelle et son cabri qui disparaissent entre deux clochetons rocheux. Je me lance aussitôt dans une approche silencieuse, mais en contournant la

masse rocheuse par l'est pour tenter d'observer les animaux d'un peu loin, n'osant encore me formuler l'évènement que j'espère. Alors qu'attentif à poser les pieds sur les rares prises solides, je parviens au creux d'une faille, une petite pierre dévale d'un grand pan de rocher au-dessus de moi. À moins de 30 m, deux têtes de bouquetins se découpent sur le bleu du ciel. Je n'espérais pas mieux : Julia et son cabri m'observent avec curiosité et méfiance. De toute évidence, Julia me voit parfaitement. Aux jumelles, je constate, très surpris, que ses yeux ont retrouvé leur transparence ; cela tient de la magie ! Comme pour finir de me convaincre de sa guérison miraculeuse, Julia s'engage sans hésiter et sans le moindre faux pas dans un passage des plus acrobatiques, imitée par son cabri. Cinq secondes plus tard, ils ont disparu.

Durant un long moment, je reste assis à savourer l'instant. Désormais, le bilan de cet épisode de kérato-conjonctivite du bouquetin de Cauterets peut être dressé : aucune perte à déplorer ! Mais l'alerte a été chaude. Je sais qu'il faut accepter les règles de ce jeu dangereux, la confrontation avec les agents pathogènes qui circulent dans les Pyrénées est une des facettes importantes de l'adaptation des bouquetins à cet écosystème nouveau où ils doivent s'insérer à tout prix. La voie du succès dans ce domaine dépendra de leurs capacités de défense immunitaire. L'épizootie de kérato-conjonctivite de l'été 2017 a été victorieusement surmontée par les bouquetins de Cauterets. Je revois les étapes du long calvaire de Julia avec, au final, cette magnifique démonstration des capacités de survie du bouquetin funambule qu'elle fut pendant un long mois. Quel autre animal aurait supporté une cécité complète aussi longue dans un tel milieu vertical ?

Sacrée Julia : « T'as d'beaux yeux, tu sais ! »



Le 4 octobre 2017, Julia est guérie !

